



CO  
éditions  
/ POLAR

DIDIER FARCY

BOURBON  
GLACÉ

Didier Farcy

# Bourbon glacé

Roman



*Du même auteur*

*En finir avec ses fantômes* – n'co éditions (2023)

*Tu m'aimeras* – n'co éditions (2022)

*Dernier chapitre* – Éditions de l'arbre monde (2020)

# *Sommaire*

PREMIÈRE PARTIE	9
DEUXIÈME PARTIE	54
TROISIÈME PARTIE	77
Épilogue	202

*Qu'est-ce qui fait qu'on décide d'écrire sur tel ou tel sujet,  
qu'on parte dans une direction ou vers son opposée,  
qu'on se lance dans une histoire, ou dans une autre ?  
Le hasard, l'humeur du moment, l'actualité, une irréprouvable envie ?*

*Bourbon glacé est né d'une rencontre.*

*Improbable.*

*Lorsque je t'ai rencontrée, je n'aurais pas imaginé  
que tu allais devenir mon amie. Il faut dire qu'apparemment tout nous oppose.*

*Une génération nous sépare. Ton engagement politique pouvait agir en  
repoussoir.*

*J'ai pourtant très vite aimé ton enthousiasme, ton esprit de révolte  
devant les injustices du monde, ta joie de vivre, qui vont à l'encontre  
de ce que certains, au plus haut niveau de l'État, nous montrent jour après jour.*

*J'ai aimé que tu me fasses découvrir ta vie de députée et ce lieu,  
tellement symbolique et beau, où se prennent les décisions qui dirigent notre vie.*

*Bourbon glacé est né de notre rencontre.*

*Merci d'avoir impulsé l'écriture de ce roman  
et merci au hasard de nous avoir fait nous croiser.*

*Et mes remerciements, bien sûr, à Fabienne, l'Amour de ma vie,  
de m'encourager, toujours, de me relire, de me corriger, de me recentrer.*

*Merci à Anne et Hervé pour leurs critiques sans concessions.*

*Et merci à vous, de vous lancer à votre tour dans cette histoire.*

*Pressentant un danger imminent, elle accéléra son pas sans se retourner. Sa fine silhouette se découpait dans le halo humide des lampadaires. Ses longues jambes gracieuses, perchées sur d'invraisemblables talons aiguille qui l'empêchaient de courir, se déployaient dans un mouvement régulier et rapide. Elle était vêtue, si j'ose dire, d'une jupe minimaliste et d'un tee-shirt blanc qui laissait deviner la fermeture d'un soutien-gorge rouge. Une belle fille, vraiment. Je me demandais ce qui l'avait poussée à traîner dans les rues désertées à une telle heure.*

*Voilà quelques jours que j'avais commencé à m'intéresser à elle. Assis face à elle dans un métro bondé, j'avais été subjugué par le vert émeraude de ses yeux, par la volupté de ses lèvres, et par la façon qu'elle avait de se tenir assise, le buste bien droit mettant en valeur sa poitrine et la largeur de ses épaules, les jambes nues croisées, les mains posées sur les cuisses. J'avais donc eu le privilège de partager avec elle quelques minutes de ce trajet souterrain, avant qu'elle ne descende à la station Château Rouge, près de la porte de Clignancourt. Je ne m'aventurais que rarement dans ce quartier. On y croisait toute la misère du monde et les aspects les plus immondes de notre société. Clochards, drogués, homosexuels, étrangers de toutes origines, tout ce que je cherchais à fuir en continuant à vivre dans la banlieue huppée du côté de Neuilly-sur-Seine.*

*Je descendis pourtant à sa suite en faisant abstraction de la bousculade et des mauvaises odeurs qui resteraient incrustées dans mes vêtements pendant de longues semaines. Je demanderai dès demain matin à Zhora de les emmener au pressing.*

*La jeune fille sortit du métro et se faufila sur les trottoirs entre les femmes en boubou et les hommes barbus en djellaba. Une faune que je découvrais presque. Je la suivis de loin. Elle s'arrêtait parfois au hasard des vitrines, s'arrêtait sagement pour laisser passer l'incessant flot de voitures jusqu'à ce que le feu passe au rouge. On aurait dit que la foule, envoûtée par sa jouvencelle beauté, s'écartait à son passage. Rien ne semblait pouvoir arrêter sa progression dans ces rues sales et encombrées de poubelles vomissantes.*

*Elle s'engouffra dans la rue Doudeauville, une rue étroite en sens unique où de rares commerces égayaient un peu les façades tristes et souillées par des tags vulgaires et les ravages du temps. Elle bifurqua soudain et, mécaniquement, composa le code d'entrée du numéro 45. Elle disparut à l'intérieur sans se retourner et la lourde porte se referma bruyamment.*

*J'avais son nom, le nom de la rue, le numéro, il ne me restait plus qu'à découvrir l'étage et, surtout, le code d'entrée. Satisfait de cette nouvelle aventure qui débutait, je sortis mon portable de la poche de ma veste et appelai un taxi pour fuir cette jungle et regagner le calme et la propreté rassurante de mon quartier.*

*Il allait falloir m'organiser. Revenir dans ce quartier ne serait pas une partie de plaisir, même si je savais quelle récompense m'attendait. J'allais devoir planquer dans la rue Doudeauville un temps que je ne maîtrisais pas, et supporter le bruit et l'odeur de ce quartier lugubre où je devrais surmonter mon sentiment d'insécurité.*

*Mes quelques jours d'observation et d'enquête me permettaient de connaître déjà certains détails de sa vie. Elle était étudiante au sein de l'Institut Supérieur de Gestion, une école de commerce située dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, où elle devait préparer une licence de gestion. Je l'imaginai suivre les cours de première*

*année car elle me paraissait très jeune. Dix-sept, dix-huit ans, pas plus. Mon cœur de cible. Et qui répondait aux critères physiques que je recherchais. Grande, mince, blonde. Attrayante et excitante.*

*Je me donnais trois jours pour conclure.*

# *PREMIÈRE PARTIE*

---

Le jeune gendarme de faction gratifia Charlène de son plus charmant sourire en s'écartant pour la laisser passer. Il la connaissait suffisamment pour ne pas vérifier son identité avec la vigilance requise. Habitué à voir défiler devant son poste de travail tout ce que la République compte de célébrités politiques de tous bords, il ne les remarquait plus guère et les saluait machinalement d'un hochement de tête impersonnel. C'était différent avec Charlène. L'imperturbable sourire qui éclairait son visage au charme discret, sa façon de sembler donner de l'importance à quiconque croisait son regard, la modestie de sa garde-robe qui mettait en valeur ses formes harmonieuses et attrayantes, la démarquaient de ses collègues à l'apparence formatée et à l'attitude souvent hautaine.

Charlène franchit le portique de sécurité en lui rendant son sourire et se dirigea d'un pas pressé vers les ascenseurs, en saluant sans les voir les habitués du lieu qui, comme elle, rentraient d'un week-end chargé dans leur circonscription.

Ce mardi matin ressemblait à tous les autres mardis matin. Charlène s'appêtait à découvrir le programme qui lui avait été préparé par son groupe politique, tout en essayant mentalement d'articuler les multiples réunions qui encombraient son agenda. Elle savait que Roland, son collaborateur, avait préparé pour elle les documents dont elle avait besoin pour suivre les débats auxquels elle allait participer tout au long de la semaine, mais s'attendait à devoir répondre à de nouvelles sollicitations. Sa vie

ressemblait à une perpétuelle course contre la montre et faisait presque d'elle une sportive de haut niveau. Débutant chaque matin à neuf heures, sa journée s'achevait, dans le meilleur des cas, aux alentours de minuit. Sa montre connectée lui indiquait avec régularité qu'elle franchissait chaque jour allègrement la barre des quinze mille pas, qu'elle ne parvenait que rarement à compenser par des repas équilibrés et suffisamment longs pour lui permettre de se reposer. Une vie de dingue.

Son étage résonnait comme d'habitude de son silence ouaté et déprimant. Charlène détestait cet endroit, sorte de couloir impersonnel d'hôtel de province, avec ses portes alignées comme autant de sas vers la solitude. Elle pénétra dans ce qui lui servait à la fois de bureau partagé avec son attaché parlementaire et de chambre. Sur sa droite, la minuscule salle de bain plongée dans l'obscurité jouxtait le bureau où s'entassaient des piles de documents imbitables, des rapports de commissions illisibles et des papiers inclassables. Sur la gauche, les toilettes et la petite chambre au mobilier disparate. Une table basse, trois fauteuils au design douteux, le lit que Charlène n'avait pas replié lorsque, épuisée, elle avait quitté les lieux le vendredi précédent. Quelques éléments de décoration tentaient d'égayer les murs à la peinture d'un jaune pâle et triste. Charlène passait le minimum de temps dans cette chambre où elle ne venait que pour dormir et travailler avec Roland entre deux rendez-vous. Tout dans ce lieu rappelait la fugacité de sa situation et le caractère éphémère de son statut d'occupante de l'endroit. La décoration minimaliste, dont on se doutait qu'elle devait se retrouver dans les chambres voisines, et la froideur des murs n'engageaient pas au plaisir de s'y retrouver quatre à cinq nuits par semaine.

— Jean-Noël a laissé un message. Réunion de groupe à treize heures en salle 2707.

— Qu'est-ce qu'il veut encore? J'ai une réunion avec Joëlle à quatorze heures, et après, il y a les QAG<sup>1</sup>.

— Incontournable. Il m'a dit que c'était important et urgent.

— Tu peux appeler Joëlle pour lui dire qu'on remet à plus tard. Quand elle veut.

C'était parti! Charlène s'était habituée à cette vie trépidante et y avait pris goût, même si les conséquences sur sa vie familiale s'étaient révélées dramatiques. Son premier mandat avait poussé Marc, son mari, à la dépression, si bien qu'il avait fini par la quitter, incapable d'assumer seul les contraintes de la maison à entretenir, des enfants à élever, de l'éloignement et de la gestion de l'entreprise de communication qu'ils avaient créée ensemble. Leurs quinze années de mariage avaient volé en éclat sous les coups répétés des obligations de Charlène et de son incapacité à renoncer à ses nouvelles fonctions. Elle avait accepté la séparation sans se remettre une seule seconde en question, sans prendre la mesure de la souffrance de celui qu'elle aimait encore et qui avait obtenu la garde de leurs deux enfants. Il n'avait pas tardé à la remplacer et vivait désormais en parfaite harmonie avec une autre femme, qui avait accepté de supporter les contraintes d'une famille qui n'était pas la sienne.

Charlène s'était jetée à corps et âmes perdus dans ce métier sans se rendre compte qu'il détruisait ce qu'elle avait de plus cher. Aujourd'hui, si les remords réussissaient encore à hanter ses nuits blanches, elle savait qu'elle payait le prix de sa dévorante ambition et que la vie lui offrirait un jour le juste retour de son investissement. Elle aimait la pression, les emplois du temps chargés, sa proximité avec le pouvoir, son propre pouvoir. Elle aimait vivre dans ces lieux tellement chargés d'histoire, dans lesquels, lors de trop rares instants de tranquillité, elle se plaisait à

---

1- *Questions au Gouvernement*

déambuler. Flâner dans le jardin des Quatre Colonnes et s'asseoir sur une des chaises aux pieds de la statue de Montesquieu, en s'imaginant à l'époque où l'on avait construit ces bâtiments au cœur de marais inhospitaliers. Lorsqu'elle promenait son regard sur les façades de pierre et les colonnes qui encerclaient la cour d'honneur, ou quand, telle une enfant émerveillée, elle frissonnait au son de la Garde républicaine accueillant la présidente dans la salle des pas perdus, elle savait que, quoi qu'il arrive, elle vivait les plus exaltants moments de sa vie.

Et puis Thibaud...

Le petit cimetière du Calvaire connaissait ce matin-là une étrange et inhabituelle activité. La lumière bleue des gyrophares donnait aux tombes endormies l'aspect lugubre de l'affiche d'un film d'horreur de seconde zone. Les ombres des pierres dévorées par le temps dansaient au rythme saccadé d'une valse tragique. Accroupi devant la pierre tombale d'un mort anonyme, David Astruc se grattait pensivement le menton. La jeune femme nue, allongée sur le marbre brillant, souriait. Les mains croisées sur le pubis tel un gisant médiéval, elle semblait se reposer. Pourtant, aucun doute n'était possible. Elle était bel et bien morte. Une large entaille écarlate séparait sa tête du reste de son corps en une grimace infâme et de ses yeux ne subsistaient que deux cavités noires. Le sinistre tableau était venu à bout de la résistance de Maryline qui vomissait son petit déjeuner derrière une tombe abandonnée.

— C'est ton premier cadavre ? l'avait interrogée David d'un sourire narquois. Prépare-toi à ce que ton estomac se retourne...

Autour de la sépulture, l'équipe de la police scientifique s'activait depuis plus d'une heure. Photos du cadavre en pied et en portrait, recherche d'indices, d'empreintes et de traces... Rien ne devait être laissé au hasard.

Contrairement à sa jeune collègue, David Astruc était un habitué des scènes de crime. Plus de trente années au service de la brigade criminelle le séparaient de sa première et unique régurgitation. Il en avait vu de toutes les couleurs. Depuis la timide

strangulation à l'éventration la plus abominable, en passant par le couteau de boucher planté en plein cœur ou le cadavre dévoré par les asticots. Un musée des horreurs avec lequel il avait fini par se familiariser, même si ses nuits étaient le plus souvent hantées par ces fantômes sanguinolents. Il avait réussi, au fil du temps, à se détacher de tout sentimentalisme à l'égard de ces atrocités. La vie avait quitté ces corps démembrés, éviscérés, grouillants. Plus personne ne pouvait rien pour eux. Mais il souffrait, à travers eux, pour les familles, en qui resteraient gravées à jamais les images de ceux qu'on avait sauvagement retirés à la vie. Ces pères, ces mères, ces frères et sœurs, ces amis qui, sans doute, ne se remettraient jamais du calvaire qu'on leur avait imposé. C'est pour eux qu'il se battait, jour après jour. Pour répondre à leurs questions, pour les aider à se débarrasser du poids d'une culpabilité qu'ils ne méritaient pas. Et leur permettre de revivre. « On n'a pas un métier facile », avait-il coutume de répéter sur le ton de la plaisanterie.

Maryline n'avait pas le cœur à plaisanter. Son cœur, elle avait l'impression de l'avoir vomi avec tout le reste de ses organes derrière cette tombe couverte de lierre sauvage et de mousse.

— C'est le même, se dit David à voix haute. Cet enfoiré a recommencé.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

**[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)**

---

Bourbon glacé

Didier Farcy

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Illustration de couverture : JYG*

*Crédit photos : Adobestock*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne  
[nco-editions.fr](http://nco-editions.fr)